Introduction

Cette série d'extraits a été sélectionnée dans les huit premiers livres que j'ai écrits sur le monde des chamans du Mexique ancien. Les citations sont directement tirées des explications qui m'ont été données, en tant qu'anthropologue, par mon professeur et mentor don Juan Matus, un chaman indien Yaqui originaire du Mexique. Il appartenait à une lignée de chamans dont les origines remontent à l'Antiquité.

De la manière la plus efficace possible, don Juan Matus me fit entrer dans son monde, celui de ces anciens voyants. Don Juan occupait une position clé : il avait accès à un autre domaine de réalité, qui n'était ni une illusion ni le produit de débordements de l'imagination. Pour don Juan et le reste de ses compagnons-chamans – ils étaient quinze – le monde des chamans semblait aussi réel et pragmatique que celui des hommes du commun.

Ce livre débuta par la tentative très simple de

rassembler une série d’images, de préceptes et d’idées tirées du savoir de ces chamans pour en faire un sujet de lecture et de réflexion. Mais à mesure que le travail avançait, un changement de direction imprévisible se produisit : je réalisai que les citations étaient elles-mêmes porteuses d’un élan extraordinaire. Elles mettaient en évidence un enchaînement d’idées cachées qui m’avait jusqu’alors échappé. Elles révélaient l’orientation de l’enseignement de don Juan durant ces treize années où il guida mon apprentissage.

Mieux que n’importe quel type de concept, les citations révélaient une ligne de conduite que don Juan n’avait cessé de suivre, de façon à encourager et faciliter mon entrée dans son monde. Je compris dès lors que s’il avait suivi cette voie, c’est que son propre professeur avait dû la choisir pour le faire entrer dans le monde des chamans.

Don Juan Matus orienta sans relâche ses efforts vers un seul but : m’initier à un autre *système cognitif.* Par *système cognitif,* il se référait à la définition courante de la cognition : « les processus qui permettent d’appréhender la vie quotidienne, processus qui incluent mémoire, expérience, perception, ainsi que la maîtrise de toute forme de syntaxe ». Don Juan alarmait en effet

que les chamans du Mexique ancien étaient dotés d’un système cognitif différent de celui de l’homme du commun.

Suivant toute la logique et le raisonnement qui m’étaient accessibles en tant qu’étudiant en sciences sociales, je ne pus que rejeter sa théorie. Je fis valoir à don Juan maintes et maintes fois que tout ce qu’il avançait était irrationnel. À mes yeux, il s’agissait tout au plus d’une aberration intellectuelle.

Treize années de dur labeur nous fut à tous deux nécessaires pour venir à bout de ma confiance aveugle dans le système de cognition normal, celui par lequel nous appréhendons le monde qui nous entoure. Cette évolution me mit dans un état très étrange : une quasi-défiance vis-à-vis de l’acceptation, d’ordinaire implicite, des processus cognitifs qui régissent notre vie quotidienne.

Après ces treize années de lutte acharnée, je réalisai, contre ma propre volonté, que don Juan Matus agissait véritablement selon un point de vue différent. Ainsi, les anciens voyants avaient bien disposé d’un autre système de cognition. Cette prise de conscience ébranla mon être tout entier. J’avais le sentiment de trahir, d’exprimer la plus terrible des hérésies.

Lorsqu’il estima avoir vaincu le plus fort de ma résistance, don Juan fit pénétrer en moi son raisonnement aussi loin et aussi profondément qu’il put, et je dus bien admettre sans réserve que dans le monde des chamans, les initiés appréhendaient le monde à l’aune de points de vue inaccessibles à nos propres systèmes de réflexion. Par exemple, ils perçoivent l’énergie comme quelque chose qui circule librement dans l’univers, libre des conventions sociales et de la syntaxe, pure énergie vibratoire. Ils nomment cet acte *voir.*

Le premier objectif de don Juan fut de m’aider à appréhender l’énergie comme un flux circulant à travers l’univers. Dans le monde des chamans, percevoir l’énergie de cette manière est le préalable à une vision plus pénétrante, plus libre, relevant d’un système de connaissance différent. Afin d’obtenir une réponse de *voyant* de ma part, don Juan utilisa d’autres processus inhabituels de cognition. L’un des plus importants, qu’il nommait *récapitulation,* consistait à examiner minutieusement et systématiquement sa vie, segment par segment, examen orienté non par un souci de critique ou de recherche de l’imperfection, mais par un effort pour comprendre la vie, et agir dessus. Selon

don Juan, une fois qu’un initié avait vu sa vie avec le détachement imposé par la récapitulation, il en changeait le cours, de façon irréversible.

Voir l’énergie qui circule dans l’univers reve-
nait, pour don Juan, à voir un être humain comme un ouf lumineux ou un cocon d’énergie lumineuse, et à distinguer à l’intérieur de ce cocon certains traits caractéristiques que les hommes ont en commun, comme le point de brillance qui apparaît dans le cocon d’énergie lumineuse, lui-même brillant. Selon les chamans, c’est sur ce point de brillance – qu’ils nomment *point d’assemblage* – que la perception s’assemble. Ils pouvaient poursuivre logiquement cette pensée en déclarant que c’est sur ce point de brillance que notre connaissance du monde se développe. Aussi étrange que cette idée puisse paraître, don Juan Matus avait raison : c’est exactement ce qui se produit.

Ainsi, la perception des chamans relevait-elle d’un processus différent de celle de l’homme du commun. Les chamans prétendaient que percevoir directement l’énergie menait vers ce qu’ils appellent les *faits énergétiques.* Par *fait énergétique,* ils entendent une image obtenue par vision directe, image qui aboutit à des conclusions irré-

ductibles ; elles ne peuvent être altérées par la spéculation, ou être assimilées dans le cadre de notre système commun d'interprétation.

Don Juan affirme que pour les chamans de sa lignée, le fait que le monde environnant soit défini par les processus de connaissance est un *fait énergétique,* et ces processus eux-mêmes ne sont pas inaltérables ; ils ne sont pas donnés. Ils résultent d'habitudes et d'usages. Cette réflexion conduit même à un autre *fait énergétique :* les processus de cognition habituels sont le simple produit de notre éducation.

Don Juan Matus savait, sans l'ombre d'un doute, que tout ce qu'il pouvait me dire sur le système cognitif des anciens voyants était une réalité. Don Juan menait, entre autres choses, une vie de *nagual :* autrement dit, pour les chamans initiés, celle d'un guide naturel, d'une personne capable de voir des *faits énergétiques* sans mettre en péril son propre équilibre. Il fut ainsi capable de guider ses semblables dans des dédales de pensée et de perception indescriptibles.

Considérant tout ce que m'avait enseigné don Juan sur son monde cognitif, j'arrivai à la conclusion – que lui-même partagea – que la composante la plus importante d'un tel monde était l'idée *d'intention.* Pour les anciens cha-

mans, l'intention est une force universelle qu'ils peuvent visualiser lorsqu'ils voient l'énergie flotter dans l'univers, une force pénétrant tout et intervenant dans chaque aspect du temps et de l'espace. Cette force est l'élan précédant toute chose, mais sa valeur inestimable tient à ce que l'intention – pure abstraction – est intimement rattachée à l'homme. L'être humain a toujours la possibilité d'agir sur cette dernière. Les anciens chamans avaient compris que seule une conduite sans faille permettait d'agir sur cette force. Seul l'initié le plus discipliné peut accomplir un tel exploit.

La compréhension et l'usage des concepts du temps et de l'espace constituent un autre trait prodigieux de l'étrange système cognitif de ces chamans. Chez l'homme du commun, les phénomènes du temps et de l'espace, pleinement intégrés dans son système cognitif, régissent en grande partie sa vie. Ainsi, comprend-il le *temps* comme « un continuum non spatial où les événements adviennent dans une succession apparemment irréversible du passé vers le présent et le futur ». Et *l'espace* comme « l'extension infinie du champ en trois dimensions qui comprend les étoiles et les galaxies, c'est-à-dire l'univers ».

Or pour les anciens chamans, le temps est comme une pensée, elle-même pensée par quelque chose d'incommensurable. Suivant un argument logique pour eux, l'homme, faisant lui-même partie de cette pensée qui est pensée par des forces échappant à sa propre rationalité, détient lui aussi un faible pourcentage de cette pensée. Et ce pourcentage, sous certaines conditions de discipline extraordinaire, peut se voir augmenter.

L'espace est, pour ces chamans, un domaine de réalité abstrait. Ils l'appellent *l'infini,* et s'y réfèrent comme à la somme totale des efforts de toutes les créatures vivantes. Pour eux, l'espace est plus accessible que le temps, quelque chose de presque terre à terre, comme si leur formulation de l'espace abstrait leur octroyait d'emblée un pourcentage plus élevé. D'après don Juan, les anciens voyants ne considéraient jamais le temps et l'espace comme d'obscures abstractions, contrairement à nous. Pour eux, le temps comme l'espace, bien que difficilement pénétrables, faisaient partie intégrante de l'homme.

Ces chamans disposaient d'un autre principe cognitif, la *roue du temps.* Pour expliquer la *roue du temps,* ils présentent le temps comme un tunnel de longueur et de largeur infinies,

doté de sillons réfléchissants. Chacun de ces sillons est infini, et il y en a un nombre infini. Les créatures vivantes doivent obligatoirement, par la nécessité même de la vie, regarder le long d'un sillon. Regarder le long d'un sillon signifie être pris au piège par lui, et vivre ce sillon.

L'objectif ultime d'un guerrier est de concentrer, par un acte de profonde discipline, son attention sur la roue du temps afin de la faire tourner. Les guerriers qui ont réussi à la mouvoir peuvent regarder dans n'importe quel sillon et en retirer tout ce qu'ils désirent. Lorsqu'ils parviennent à se libérer de la force magnétique d'un seul de ces sillons, les guerriers peuvent alors regarder dans les deux directions : vers le temps qui s'éloigne d'eux et vers le temps qui vient vers eux.

Envisagée de cette façon, la roue du temps a une influence toute-puissante sur les vies du guerrier, et même au-delà, comme nous le verrons à travers les citations de ce livre. Celles-ci semblent toutes liées entre elles par une roue douée d'une vie propre. Cette roue, rendue intelligible grâce aux efforts et à la connaissance de ces chamans, est la *roue du temps* même.

Sous l'influence décisive de la *roue du temps,* l'objectif de ce livre se fit jour, différent du plan

original. Les citations devinrent le facteur dominant, par elles-mêmes et en elles-mêmes, et la conduite qu'elles m'imposèrent fut de rester aussi près que possible de l'esprit dans lequel ce savoir me fut transmis : un esprit de simplicité et d'honnêteté fondamentale.

Par ailleurs, j'ai tenté en vain de classer ces citations en différentes catégories afin d'en faciliter la lecture. De quelque façon que j'aie pu procéder, il se révéla en effet impossible de déterminer des catégories arbitraires de signification qui puissent être à la hauteur de quelque chose d'aussi informel et d'aussi vaste qu'un monde cognitif dans son ensemble.

C'est pourquoi j'ai seulement laissé les citations se suivre, et leur déroulement esquisser lui-même au fur et à mesure la trame de pensées et de sentiments que les anciens chamans ont tissée à propos de la vie, de la mort, de l'univers et de l'énergie. Elles reflètent la manière dont ces chamans comprirent non seulement l'univers, mais également les processus de vie et de .coexistence dans notre monde. Et plus important encore, elles démontrent qu'il est possible de manier deux systèmes de cognition à la fois, sans nuire d'aucune façon à son être.

Commentaire

Les citations sélectionnées dans mon premier livre, *L'Herbe du Diable et la petite fumée* recèlent l'essence même de ce que m'a enseigné don Juan lors de mes premières années d'apprentissage. À l'époque, don Juan me parlait beaucoup des alliés : les plantes hallucinogènes, le Mescalito [1], la petite fumée, le vent, les esprits des rivières et des montagnes, l'esprit du chaparral[2], etc. Quelques années plus tard, je le questionnai à nouveau sur ces éléments, et lui demandai pourquoi il ne les utilisait plus du tout. Sans se troubler, il m'apprit alors qu'au début de mon apprentissage, il s'était servi de toute cette cuisine pseudo-chamanique indienne dans mon seul intérêt.

1. Il s'agit d'une herbe mâle, protectrice et « professeur », qui enseigne comment vivre convenablement, en montrant et en définissant les choses. NdT)
2. Terme utilisé en Amérique centrale pour désigner une zone d'arbustes bas et touffus. (NdT)

J'étais sidéré. Une telle déclaration me surprenait beaucoup, compte tenu de tout ce que nous avions vécu ensemble à l'aide de ces éléments. Mais il était vraiment sincère, et j'étais sûrement la personne la plus apte à juger de la véracité de ses propos et de ses humeurs.

« Ne prends pas ça trop à cœur, m'avait-il dit en riant. J'étais ravi à l'époque de prendre toutes ces foutaises au sérieux, d'autant plus que je menais ces expériences dans ton propre intérêt.

– Dans mon propre intérêt ? Que voulez-vous dire par là, don Juan ?

– Je t'ai tendu un piège à l'époque en attirant ton attention sur les choses de ton monde qui te fascinaient le plus, et tu es tombé dedans à pieds joints.

« J'avais besoin de toute ton attention. Mais comment l'obtenir d'un esprit aussi indiscipliné que le tien ? Tu m'as répété tant de fois que tu restais avec moi parce que ma façon d'envisager le monde te fascinait. Ce que tu n'as pas su exprimer à l'époque, c'est que cette fascination venait de ce que tu ne comprenais pas la moitié de ce dont je te parlais. Donc, tu pensais que le chamanisme était un enseignement obscur, plein d'énigmes et cela te convenait. Voilà pourquoi tu es resté avec moi.

– Procédez-vous de cette façon avec tout le monde, don Juan ?

– Non, d'abord parce que ceux qui viennent vers moi ne sont pas nombreux, et surtout parce que je ne m'intéresse pas à tout le monde. Toi, tu m'intéressais, et tu m'intéresses toujours. Mon maître, le nagual Julian, m'a tendu à l'époque un piège similaire. Il m'a piégé sur ma cupidité et ma sensualité. Il avait promis de m'offrir les plus belles femmes de son entourage, et de me couvrir de richesses. Il m'avait promis la fortune, et j'avais succombé. Tous les chamans de ma lignée ont été piégés de la même façon, depuis des temps immémoriaux. Ce ne sont ni des professeurs ni des gourous. Ils se fichent éperdument d'enseigner ce qu'ils savent. Ils veulent faire hériter de leur savoir, mais pas le transmettre à des gens vaguement intéressés par leur connaissance pour des raisons intellectuelles. »

Don Juan avait raison, j'étais tombé dans son piège à pieds joints. Mais je pensais sincèrement à l'époque avoir trouvé la source anthropologique parfaite. Avec sa permission et sur ses propres conseils, j'avais alors rempli des dizaines de carnets de notes et collectionné de

vieilles cartes révélant les différents lieux de résidence des Indiens Yaqui à travers les siècles,

31

retrouvés grâce aux récits des Jésuites de la fin du XVIIe siècle. Ainsi, en parcourant le tracé de leurs pérégrinations, j'avais noté d'imperceptibles changements, et me creusais la tête afin de comprendre pourquoi ces Indiens changeaient aussi souvent de lieu, ou pourquoi la structure des villes dans lesquelles ils séjournaient variait ostensiblement à chaque fois. Dans le but d'éclaircir ces mystères, j'avais échafaudé mille hypothèses, rempli des montagnes de carnets d'abréviations et de suppositions, influencées par la lecture de nombreux récits et essais sur l'histoire de ces hommes. J'étais l'étudiant en anthropologie type. Don Juan ne pouvait mieux s'y prendre pour exciter mon imagination.

« Les hommes ne choisissent pas de devenir des guerriers, finit-il par me glisser un jour. Il faut les forcer dans cette voie, contre leur gré.

– Mais que dois-je faire, don Juan, de toutes ces notes que vous m'avez conseillé de prendre ? » demandai-je enfin.

Sa réponse me fit l'effet d'un choc :

« Sers-t'en pour écrire un livre ! De toute façon, même si tu l'écris, je sais que tu ne te serviras pas du tout de ces notes. Elles sont inutiles. Mais qui suis-je pour te dire ça ? Tu verras par toi-même. Cependant ne cherche pas

à écrire un livre à la manière d'un écrivain. Plutôt comme un guerrier, un chaman-guerrier.

– Qu'entendez-vous par là, don Juan P

– Je ne sais pas. Tu comprendras tout seul. »

Et il avait encore raison. Je ne me servis jamais de toutes ces notes. En outre, je me mis à écrire sans le savoir sur les possibilités vertigineuses ouvertes par l'existence d'un autre système de cognition.

Commentaire

Les citations tirées de *Voir,* soulignent l'importance qu'attachaient les anciens chamans au pouvoir de *l'intention.* Don Juan me déclara que cette force universelle qu'ils nomment *l'intention* représente l'aspect fondamental de leur connaissance, et celui qui intéresse d'ailleurs le plus les nouveaux voyants. Ce lien si fort qui unissait chacun de ces hommes entre eux était d'une telle pureté, d'une telle intensité que, grâce à lui, ils pouvaient influer sur les choses et sur les événements au gré de leurs désirs. Selon don Juan, *l'intention* de ces chamans, développée au fil des générations avec une force remarquable, constitue l'héritage le plus précieux des nouveaux voyants. Don Juan affirma même que pour vivre sous la protection d'une telle *intention,* les nouveaux voyants sont littéralement prêts à tout.

Il soutenait d'autre part que quiconque manifestait le moindre intérêt pour le monde des anciens chamans était aussitôt propulsé à l'in-

térieur du cercle de *l'intention* accrue – c'est-à-dire, selon lui, dans quelque chose d'incommensurable, et contre quoi on ne peut absolument pas lutter. En outre, ajoutait-il encore, il n'y a aucune raison de lutter contre une telle *intention,* car elle est indispensable ; c'est l'essence même de l'univers des chamans que les nouveaux voyants convoitent plus que tout au monde.

Le ton qui .se dégage des citations tirées de *Voir* n'est pas intentionnel. Il est indépendant de ma volonté ou de mes propres souhaits. J'avoue même qu'il va à l'encontre de ce que j'envisageais au départ. C'est le mystérieux mécanisme de la *roue du temps* qui agit, invisible, dans le corps même du livre, et qui se révèle enfin dans un climat de tension – cette tension même qui dirigea tous mes efforts.

À l'époque où j'écrivais *Voir,* j'étais ravi de mener un travail qui restait selon moi dans le seul cadre de l'anthropologie ; autrement dit toutes les réflexions et sensations que j'éprouvais alors ne subissaient pas l'influence du monde des chamans antiques. Mais don Juan avait à ce sujet une opinion toute différente : selon lui, étant donné que je n'étais pas encore un guerrier complet, je ne pouvais pas me libérer de la force magnétique que *l'intention* de ces chamans avait

créée. Je ne pouvais qu'y succomber, quelle que fût ma volonté ou ma croyance en celle-ci.

Sa version des faits eut le don de me plonger dans une angoisse terrible, une angoisse que j'étais non seulement incapable de définir, mais dont je n'étais même pas véritablement conscient. Elle imprégnait chacun de mes actes, m'empêchant ainsi de m'appuyer sur eux, ou même d'en découvrir l'origine. Tout ce dont je me souviens, c'est que j'étais mort de peur, sans comprendre pourquoi.

Et chaque fois que je tentais d'analyser cette peur, je me sentais aussitôt las, découragé. En chercher la cause me semblait une démarche infondée, superflue, et je finissais toujours par y renoncer. Un jour, je questionnai don Juan sur mon état. Je voulais connaître son analyse personnelle de la situation.

« Tu as peur, tout simplement, me répondit-il. Il n'y a rien d'autre à comprendre. Ne cherche pas de raisons mystérieuses à ta peur. La réponse est devant toi, à ta portée. C'est *l'intention* des chamans de l'ancien Mexique. Tu t'intéresses à leur monde, et celui-ci se manifeste de temps à autre. Bien sûr, tu ne peux pas le voir. Moi-même je n'en étais pas capable, auparavant. Comme chacun d'entre nous.

– Vous parlez par énigmes, don Juan !
– Oui, pour le moment. Mes phrases te sembleront plus claires d'ici quelque temps. Pour l'instant, il est inutile d'en discuter, ou de vouloir expliquer quoi que soit. Parce que cela n'aurait aucun sens pour toi. Même la pire des banalités aurait plus de sens pour toi en ce moment. »

Il avait tout à fait raison. Toutes mes craintes reposaient sur des croyances stupides, dont j'avais honte à l'époque, et dont j'ai honte aujourd'hui encore. Je craignais d'être le jouet d'une possession démoniaque. Une telle appréhension s'était développée très tôt en moi. Tout ce qui échappait au contrôle de ma raison devenait aussitôt quelque chose de diabolique, de sournois, qui s'employait à me détruire.

Plus les explications de don Juan sur le monde des anciens chamans se révélaient confondantes, plus grandissait en moi le besoin d'être protégé. C'était une sensation impossible à exprimer. Il s'agissait moins du besoin de me protéger moi-même, que de protéger la vérité et la valeur indiscutable du monde dans lequel vivent les hommes ordinaires. Car ce monde était le seul que je pouvais reconnaître à l'époque. Le sentir menacé entraînait chez moi une réaction immédiate, qui se traduisait sous forme

de peur. Une peur que je serais bien en peine d'expliquer : il faut l'avoir ressentie soi-même pour savoir de quoi il s'agit. Ce n'est pas comme la peur de mourir ou d'être blessé, mais un sentiment d'une telle profondeur que même un chaman initié ne pourrait arriver à le sonder.

« Sans le vouloir, tu t'es retrouvé face à face avec le *guerrier* », me déclara finalement don Juan.

À cette époque, il insistait inlassablement sur le concept du guerrier, disant justement que celui-ci ne se réduisait pas à un simple concept. Il s'agissait d'un art de vivre, qui était non seulement la seule manière de chasser la peur, mais aussi la seule voie que pouvait emprunter l'initié pour déployer librement son activité. Sans l'intervention du guerrier, les pierres d'achoppement qui jalonnent le sentier de la connaissance seraient infranchissables.

Don Juan définit le *guerrier* comme le combattant par excellence. Cette disposition était facilitée par *l'intention* des anciens chamans, et accessible à tous.

« *L'intention* de ces chamans, affirmait don

Juan, était si puissante et si prodigieuse qu'elle pouvait consolider la structure du guerrier chez

77

quiconque l'exploitait, sans même qu'il en soit conscient. »
En bref, pour les chamans de l'Antiquité, le guerrier était une force de combat si alerte, si efficace, et d'une ampleur telle que dans sa forme la plus pure, le guerrier n'avait absolument besoin de rien pour survivre. Il n'était pas nécessaire de lui faire des dons, de le soutenir en paroles ou en actions, d'essayer de le consoler ou même de l'encourager. Tout ceci se trouvait déjà dans la structure même du guerrier, déterminée au préalable par *l'intention* des chamans du Mexique ancien, qui s'assuraient qu'il soit pourvu de tout le nécessaire. Il en résultait un combattant capable de lutter seul, et tirant de ses convictions profondes toute l'impulsion nécessaire pour aller de l'avant, sans jamais se plaindre ou se faire prier.
Personnellement, je trouvais que la voie du guerrier était une discipline fascinante, et en même temps l'une des choses les plus terrifiantes au monde. Je pensais que si je choisissais moi-même de suivre cette voie, cela ferait de moi un esclave, et ne me laisserait ni le temps ni la possi-bilité de protester, de réfléchir ou de me plaindre. J'ai toujours eu pour habitude de me plaindre, et à vrai dire, je m'y serais accroché bec et ongles.

Ce trait me semblait être une preuve de sensibilité, de courage et d'honnêteté, chez des gens qui n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent, ce qu'ils aiment et ce qu'ils détestent. En devenant un organisme destiné à combattre, je pensais perdre bien plus que je ne pouvais le supporter.
Voilà où en était l'état de mes réflexions à cette époque. Cependant, j'enviais la paix, la discipline et l'efficacité du guerrier. Pour définir cette notion de guerrier, les chamans du Mexique ancien eurent recours à une idée fondamentale, celle de considérer notre mort comme une compagne, ou encore un témoin de nos actes. Don Juan disait qu'une fois cette idée acceptée, sous quelque forme que ce soit, un pont se formait par-dessus le fossé qui sépare notre univers quotidien de quelque chose qui nous fait face, mais qui n'a pas de nom ; qui est perdu dans le brouillard, et qui semble ne pas exister ; quelque chose enfin de si terriblement obscur qu'il ne peut servir de point de référence, mais qui est pourtant là, indéniablement présent.
Don Juan affirmait que le seul être au monde capable de franchir ce pont est le guerrier : silencieux dans son combat, déterminé car n'ayant rien à perdre, solide et efficace, parce qu'il a tout à gagner.

Commentaire

À l'époque où j'écrivais *Le Voyage à Ixtlan,* il régnait autour de moi une atmosphère des plus étranges. Don Juan Matus m'avait imposé des règles de conduite très strictes dans le cadre de ma vie quotidienne. Il avait établi certains degrés d'action que je devais respecter de façon rigoureuse. J'avais ainsi trois tâches à accomplir, qui étaient autant de points de rupture avec mon univers quotidien, ou n'importe quel autre. Je devais d'abord effacer l'histoire personnelle de ma vie, par tous les moyens possibles. Supprimer ensuite mes habitudes, toute espèce de routine dans mon quotidien. Enfin, il m'avait demandé de me débarrasser du sentiment de ma propre importance.

« Comment vais-je parvenir à accomplir tout cela, don Juan ? lui avais-je demandé.

– Je n'en ai pas la moindre idée, m'avait-il répondu. J'ignore autant que toi comment réaliser ce programme de façon concrète et effi-

cace. Pourtant, si nous nous mettons au travail, nous en viendrons à bout, et sans même savoir comment.

« La difficulté que tu rencontres est celle que j'ai rencontré moi-même, avait-il poursuivi. Toutes nos difficultés dans la vie naissent de l'idée que l'on est incapable de changer. Lorsque mon maître m'a confié ces tâches à l'époque, j'avais seulement besoin de savoir qu'elles étaient faisables. Une fois compris cela, je m'en suis acquitté, sans même savoir comment. Je t'invite à faire de même. »

Évidemment, ma première réaction fut de me plaindre et de me torturer l'esprit. En tant que scientifique, j'étais habitué à travailler sur des orientations concrètes, des éléments pratiques, et je n'étais pas prêt à m'appuyer sur de vagues considérations magiques.

« Tu peux raconter ce que tu veux, m'avait alors dit don Juan en riant. Quand tu auras fini de te plaindre, oublie tes inquiétudes et contente-toi de faire ce que je t'ai demandé. »

Don Juan avait raison. Tout ce dont j'avais besoin, ou plutôt ce dont une part obscure en moi avait besoin, c'était l'idée d'être capable de changer. Le « moi » que je connaissais jusqu'ici ne pouvait agir sur la base de cette simple idée.

Il demandait à être encadré, soutenu, orienté. Je fus d'autant plus étonné de réussir que tous les efforts que je fis pour supprimer la routine de ma vie, me débarrasser de ma vanité et effacer mon histoire personnelle furent vécus avec un réel plaisir.

« C'est la *voie du guerrier* qui t'ouvre ses portes », avait déclaré don Juan afin d'expliquer mon mystérieux succès.

Lentement et méthodiquement, il avait entraîné ma conscience à pénétrer une notion abstraite du concept de guerrier qu'il appelait le *sentier du guerrier,* ou la *voie du guerrier.* La voie du guerrier était un ensemble de principes que les chamans du Mexique ancien avaient défini après avoir *ou* l'énergie circulant librement dans l'univers. Il en résultait un ensemble de *faits énergétiques* des plus harmonieux, de vérités absolues déterminées exclusivement par l'orientation des flux d'énergie dans l'univers. Don Juan affirmait que rien dans la voie du guerrier ne pouvait être remis en cause, ou modifié. C'était une structure parfaite, par elle-même et en elle-même, et quiconque y entrait était entraîné dans des *faits énergétiques* indiscutables, et qui n'ad-

mettaient aucune spéculation sur leur fonction
et leur valeur.

115

Les anciens chamans ont appelé cette structure la *voie du guerrier* parce qu'elle comporte tout ce que le guerrier peut être amené à rencontrer sur le sentier de la connaissance. Ils furent parfaitement consciencieux et méthodiques dans la recherche de telles possibilités. Selon don Juan, ils purent également intégrer dans cette structure abstraite tout ce qui est humainement possible.

Don Juan comparait la voie du guerrier à un édifice dont chacune des pierres avait la charge de soutenir le mental du guerrier lors de son initiation, afin de donner plus d'aisance à ses mouvements, et plus de logique à chacun de ses actes. Il déclarait sans équivoque que la voie du guerrier était une structure déterminante, sans laquelle les nouveaux initiés seraient perdus dans l'immensité de l'univers.

Don Juan considérait la voie du guerrier comme la véritable consécration des chamans du Mexique ancien. Il la voyait comme leur contribution la plus importante, l'essence même de leur sobriété.

« La voie du guerrier est donc si décisive, don Juan ? lui demandai-je un jour.

– "Décisive" est un euphémisme. La voie du guerrier est tout. C'est l'épicentre de la santé mentale et physique. Je ne pourrais mieux la définir. Que ces chamans soient parvenus à élaborer une telle structure signifie selon moi qu'ils étaient au faîte de leur pouvoir, au sommet du bonheur et de la joie. »

Sur le plan pratique où je me débattais entre l'acceptation et le rejet, embrasser la voie du guerrier pleinement et sans réserve me paraissait quelque chose d'impossible. D'ailleurs, plus don Juan m'en parlait, plus j'avais le sentiment qu'il cherchait à briser mon équilibre intérieur.

Ses conseils étaient donc à double tranchant. Ce qui ressort clairement des citations extraites du *Voyage à Ixtlan.* Don Juan m'avait devancé à pas de géants, sans même que je m'en rende compte, et voilà que je sentais son souffle dans ma nuque. Je pensais quelquefois que j'étais sur le point d'accepter l'existence d'un autre système cognitif, d'autres fois que l'issue de tout cela m'était en fait parfaitement égale.

Évidemment, j'avais toujours la possibilité de fuir cet univers, mais cela n'était pas défendable. Le sacerdoce exercé par don Juan ou mes progrès fulgurants dans la voie du guerrier m'avaient déjà aguerri à tel point que ma peur avait pratiquement disparu. Je m'étais fait piéger, bien sûr, mais ça n'avait pas d'importance. Tout ce que je savais, c'était que j'étais avec don Juan pour longtemps.

Commentaire

Histoires de pouvoir relate ma déchéance absolue. Au moment des événements qui sont rapportés dans ce livre, je traversai une crise sans précédent, crise qu'on pourrait appeler la dépression du guerrier. Don Juan venait de quitter ce monde, laissant derrière lui quatre disciples livrés à eux-mêmes. Chacun de ses disciples avait reçu de lui un enseignement particulier, et s'était vu assigner une dernière tâche spécifique à accomplir. Dans mon cas, cette tâche n'était qu'un placebo qui ne pouvait en aucun cas me faire oublier sa perte, et la perspective de ne plus jamais le revoir. Naturellement, ma première réaction fut de vouloir partir avec lui.

« Tu n'es pas encore prêt, m'avait-il répondu alors. Sois réaliste.

– Mais je peux l'être très rapidement, avais-je assuré.

– Je n'en doute pas. Tu le serais, mais pas suffisamment pour moi. Je recherche la per-

fection : c'est-à-dire une *intention* impeccable, une discipline impeccable. Tu t'en approches, ça va venir, mais tu n'y es pas encore parvenu.

– Vous avez le pouvoir de m'emmener avec vous, don Juan. Tel quel, imparfait.

– Je le pense, en effet, mais je ne le ferai pas, parce que ce serait un honteux gâchis pour toi. Tu perdrais tout, crois-moi. Ne t'obstine pas. Un guerrier ne s'obstine pas. »

Cette déclaration suffit pour m'arrêter. En mon for intérieur, pourtant, je brûlai de l'accompagner, de me lancer dans cette aventure qui dépassait les frontières du connu et du réel.

Quand vint le moment pour don Juan de quitter ce monde, son être s'illumina d'une lumière colorée, vaporeuse. Il était devenu énergie pure, flottant en liberté dans l'univers. Mais la sensation de perte fut alors si intense que je voulus mourir. Oubliant tout ce que don Juan m'avait enseigné, et sans la moindre hésitation, je décidai de me jeter du haut d'un précipice. Je pensais qu'il serait alors obligé de m'emmener avec lui, et de sauver ce qui me resterait de conscience.

Mais pour des raisons que je n'ai pu expliquer – par conscience rationnelle, ou pure intuition chamanique – je ne mourus pas. Je me condamnai donc à errer dans le monde ordi-

naire, tandis que mes trois compagnons s'étaient dispersés aux quatre coins du monde. Je n'étais plus que l'ombre de moi-même, et ma solitude devint plus atroce que jamais.

Je me voyais comme un agent provocateur, une sorte d'espion que don Juan aurait laissé derrière lui pour quelque obscure raison. Les citations tirées *d'Histoires de pouvoir* évoquent la nature cachée du monde, non pas celui des chamans, mais celui de la vie quotidienne dont la richesse et le mystère, selon don Juan, sont inégalables. Et les conditions pour accéder aux merveilles de ce monde sont le détachement, mais aussi l'amour et le don de soi-même.

« Un guerrier doit aimer ce monde, disait don Juan, afin que celui-ci, en apparence si prévisible, puisse s'ouvrir et révéler toutes ses merveilles. »

Nous nous trouvions dans le désert de Sonora lorsqu'il me fit cette déclaration.

« Quelle sensation prodigieuse, me dit-il alors, de se trouver dans ce magnifique désert, de contempler les pics irréguliers de ces roches montagneuses nées des flots de lave de volcans disparus depuis si longtemps. Quelle sensation magni-

fique de voir ces pépites d’obsidienne formées à des températures si élevées qu’elles portent encore

163

la marque de leur origine. Elles sont chargées de puissance. Errer sans but parmi ces montagnes et trouver un morceau de quartz, capable de capter les ondes radio est quelque chose d'extraordinaire. Pour pouvoir contempler les merveilles de ce monde-ci, ou bien celles d'un autre, la seule condition pour un homme est d'être un guerrier : calme, concentré, détaché, aguerri par l'exploration de l'inconnu. Toi, tu n'es pas encore prêt. C'est pourquoi tu dois d'abord chercher ce qui te manque, avant de t'aventurer dans l'infini. »

J'ai consacré trente-cinq années de ma vie à vouloir m'accomplir comme guerrier. J'ai exploré des lieux indescriptibles, cherchant à m'aguerrir au contact de l'inconnu. J'y pénétrais discrètement, sans prévenir, et m'en revenais de même. Le guerrier, quelle que soit sa mission, agit toujours en silence, seul, et avec une extrême prudence. Un guerrier qui prétendrait à la maturité en agissant d'une autre manière serait immanquablement voué à l'échec.

Les citations extraites *d'Histoires de pouvoir* sont pour moi le témoignage le plus émouvant que *l'intention* de ces anciens chamans qui vécurent au Mexique dans l'Antiquité s'exerçait toujours parfaitement. La *roue du temps* tournait inexorablement devant moi, me forçant à regar-

der des sillons qu'il serait impossible de décrire sans passer pour un fou.

« Dire que le monde est immense, me déclara un jour don Juan, celui des chamans comme celui des hommes ordinaires, est une évidence qui ne pourrait échapper qu'à un imbécile. Et expliquer à un imbécile ce qui arrive lorsqu'on se perd dans un sillon de la *roue du temps* est bien la dernière chose qu'un guerrier se risquerait à faire. C'est l'une des raisons pour lesquelles il s'assure que tous ses actes ne relèvent que de sa seule condition de guerrier. »

Commentaire

Des années s'écoulèrent avant que je n'écrive *Le Second Anneau de Pouvoir.* Don Juan était parti depuis longtemps et les citations qui sont extraites du livre sont des traces de son enseignement, des souvenirs issus d'un autre contexte, d'une nouvelle perspective. Un nouveau personnage était entré en scène : Florinda Matus, l'une des anciennes disciples de don Juan. Tous ses disciples savaient qu'avant de partir, don Juan avait confié à Florinda le soin d'achever notre initiation.

« Vous ne serez pas complets avant d'être capables d'obéir aux ordres d'une femme sans en être malades, avait averti don Juan. Une femme, oui, mais pas n'importe laquelle. Une femme de pouvoir, et assez impitoyable pour vous empêcher de devenir les assistés que vous rêvez d'être. »

Bien sûr, ses remarques m'amusèrent beaucoup. Je pensais sincèrement qu'il plaisantait. Il n'en était rien. Un jour, Florinda Donner-Grau et Taisha Abelar débarquèrent, et nous partîmes

ensemble pour le Mexique. Là-bas, nous rencontrâmes dans un centre commercial de la ville de Guadalajara Florinda Matus, la plus belle femme que j'aie jamais vue de ma vie : très grande – elle mesurait à peu près deux mètres – mince, anguleuse, avec un visage magnifique, âgée mais très fraîche encore.

« Ah ! Vous voilà enfin ! s'était-elle écriée en nous voyant. Les Trois Mousquetaires ! Les Super-Héros ! Je vous ai cherchés partout ! »

Cette entrée en matière lui avait suffi à prendre l'aval sur nous. Florinda Donner-Grau était bien sûr totalement ravie. Taisha Abelar se montrait fort réservée, comme d'habitude. Quant à moi, j'étais mortifié, presque en rage. Je savais que cet arrangement ne marcherait pas. Dès que cette femme avait ouvert la bouche pour nous traiter de « super-héros », j'avais eu envie de lui mettre mon poing dans la figure.

Heureusement, des réserves insoupçonnées vinrent à mon secours, qui m'évitèrent de commettre l'irréparable, et je m'entendis finalement à la perfection avec Florinda. Elle nous dirigea d'une main de fer, et régna sans partage sur nos vies. Son pouvoir, son sens du détachement étaient tels qu'elle savait capter notre attention de la façon la plus subtile. Elle n'ad-

mettait aucun apitoiement de notre part lorsque nous redoutions de faire quelque chose et, si elle n'avait pas la sobriété de don Juan, c'était largement compensé par une autre qualité : son inégalable vivacité d'esprit. Un seul regard lui suffisait pour comprendre une situation, à laquelle elle pouvait aussitôt faire face avec la maîtrise que l'on attendait d'elle.

L'une de ses astuces préférées, que j'appréciais tout particulièrement, était de demander à l'assemblée, ou aux gens avec qui elle se trouvait, s'ils s'y connaissaient en matière de phénomènes de compression et de déplacements des gaz, ceci le plus sérieusement du monde. Lorsque les gens lui répondaient : « Non, pas du tout », elle rétorquait : « Alors, je peux vous raconter tout ce que je veux, n'est-ce pas ? », et elle se mettait effectivement à raconter ce qui lui passait par la tête. Elle disait des choses si abracadabrantes que j'en mourais de rire.

Une autre question qu'elle posait souvent était : « Quelqu'un parmi vous a-t-il déjà étudié les rétines des chimpanzés ? Non ? » – et elle partait alors dans des descriptions délirantes de rétines de chimpanzés. Jamais je ne me suis autant amusé dans ma vie qu'avec elle. J'étais son admirateur et son partisan le plus fervent.

Un jour je souffris d'une fistule dans le creux de ma hanche, séquelle d'une chute faite des années auparavant dans un ravin rempli de cactus. Soixante-quinze épines de cactus s'étaient enfoncées sous ma peau. L'une d'entre elles avait dû mal partir ou laisser un résidu développant une infection qui, des années plus tard, avait provoqué cette fistule.

Mon médecin me dit : « Ce n'est rien. Juste un peu de pus à enlever. C'est une intervention bénigne, qui ne prendra que quelques minutes. »

Je consultai néanmoins Florinda, qui me répondit sans sourciller : « Tu es le nagual. Tu dois te guérir tout seul, sinon tu mourras. Pas d'ambiguïtés, ni de double jeu. Si un nagual se fait soigner par un docteur, c'est qu'il a perdu son pouvoir. Et un nagual qui meurt d'une fistule... Quelle honte ! »

Mis à part Florinda Donner-Grau et Taisha Abelar, les autres disciples n'aimaient guère Florinda. Elle représentait une menace pour eux. Car elle refusait de leur concéder la liberté qui leur semblait due, ne félicitait jamais leurs soi-disant exploits chamaniques, et les empêchait d'agir dès qu'ils s'écartaient de la voie du guerrier.

Ces luttes entre les initiés sont manifestes dans les citations extraites du *Second Anneau de*

Pouvoir. Les disciples de don Juan se sentaient souvent perdus, sujets à des crises d'égocentrisme, chacun cherchant à imposer ses vues à l'autre, à se mettre en avant.

Tout ce que nous pouvions penser à cette époque était profondément influencé par Florinda Matus, bien que celle-ci soit toujours restée à l'arrière-plan, sage, drôle et impitoyable. Florinda Donner-Grau et moi avions appris à l'aimer comme nous n'avions jamais aimé per- sonne auparavant, et lorsqu'elle nous quitta à son tour, elle fit don à Florinda non seulement de son nom, de ses bijoux et de son argent, mais aussi de sa grâce, de tout son savoir-faire. Je pensais alors que la seule personne capable d'écrire un jour un livre sur elle était Florinda Donner-Grau, sa fille adoptive, sa seule héritière spiri- tuelle. Comme Florinda Matus, j'étais seulement un personnage d'arrière-plan, placé là par don Juan pour pallier la solitude du guerrier, et donner un sens à mon passage sur terre.

Commentaire

A la lecture des citations tirées du *Don de l'Aigle,* j'éprouvai une émotion extraordinaire. Je ressentis aussitôt le cercle de *l'intention* des chamans de l'ancien Mexique, qui agissait une fois de plus de façon prodigieuse. Et dès lors je sus, sans l'ombre d'un doute, que le choix de ces citations était guidé par leur *roue du temps.* Plus encore, je compris qu'il en était de même pour tout ce que j'avais pu faire par le passé, comme écrire *Le Don de l'Aigle,* ou aujourd'hui *La Roue du temps.*

Dans l'incapacité d'expliquer ce phénomène étrange, je suis simplement réduit à l'accepter, dans l'humilité et le respect. Les anciens chamans avaient développé un système de cognition différent du nôtre, dont les différentes composantes influent sur mon travail aujourd'hui encore, de la façon la plus positive, la plus enrichissante qui soit.

Grâce aux efforts de Florinda Matus, qui m'enseigna les formes les plus élaborées des tech-

niques chamaniques des temps anciens, comme la récapitulation, je fus par exemple capable de voir mes expériences vécues avec don Juan avec une intensité que je n'aurais jamais crue possible. Le contenu de mon livre, *Le Don de l'Aigle,* est le résultat de mes visions de don Juan Matus.

Selon don Juan, la récapitulation est une discipline permettant de revivre et de réarranger son passé du même coup. Il ne se souciait cependant pas de respecter rigoureusement tous les aspects de cette technique ancestrale. Florinda, en revanche, tenait à les respecter scrupuleusement. Durant plusieurs mois elle m'entraîna à différentes formes de récapitulation, que je serais bien en peine de pouvoir expliquer aujourd'hui.

« C'est l'infinité du guerrier que tu es en train d'explorer, m'avait-elle expliqué alors. Toutes ces techniques sont là, à notre portée. Mais ce qui importe c'est l'homme qui s'en sert, qui est prêt à aller jusqu'au bout avec elles. »

La récapitulation de don Juan selon ces conditions me donna des visions atrocement détaillées et signifiantes. Ce fut infiniment plus intense que de parler à don Juan lui-même. Grâce au pragmatisme de Florinda, j'accédai à un éventail de possibilités pratiques étonnantes, auxquelles le

nagual Juan Matus n'accorda jamais la moindre importance. Florinda, femme véritablement pragmatique, n'entretenait pas d'illusions sur elle-même, ni n'avait la folie des grandeurs. Elle disait qu'elle était une charrue qui ne pouvait jamais se permettre de dévier du sillon dans lequel elle avançait.

« Un guerrier doit avancer très lentement, disait-elle, et se servir de tout ce qui s'offre à lui sur la voie du guerrier. L'une des facultés les plus intéressantes, et dont tous les guerriers disposent, c'est de focaliser une attention constante sur les événements vécus. Les guerriers peuvent même se concentrer sur des individus qu'ils n'ont jamais connus. Et le résultat final est le suivant : ils reconstituent les situations. Des séries de comportements types, oubliés ou récents, s'ocrent alors au guerrier. Essaie. »

Je suivis son conseil et concentrai évidemment mon attention sur don Juan. Je me remémorai tout ce qu'il en était sorti à chaque instant. Des détails dont je ne m'étais pas soucié auparavant. Grâce au travail de Florinda, je fus capable de passer en revue des tronçons entiers d'expériences partagées avec don Juan,

de même que certains points fondamentaux, qui
à l’époque m’avaient complètement échappé.

229

L’esprit qui se dégage des citations tirées du *Don de l’Aigle* me surprit quand même, car ces dernières mettaient en lumière l’extrême importance que don Juan accordait aux aspects de son monde, à la voie du guerrier comme le sommet de l’accomplissement humain. Cette conviction lui avait survécu, et était plus vivace que jamais. Par moments, je croyais sincèrement que don Juan était toujours là. J’en étais même arrivé au point de l’entendre, de sentir sa présence dans la maison. J’interrogeai un jour Florinda là-dessus, et voici ce qu’elle me répondit :

« Oh ! ce n’est rien. C’est simplement le vide laissé par le nagual Juan Matus qui te travaille ; ça n’a rien à voir avec l’endroit où se trouve sa conscience à l’heure actuelle. »

Sa réponse ne fit que renforcer mon désarroi. Je ne m’étais jamais senti aussi abattu. Même si Florinda avait toujours été la personne la plus proche de Juan Matus, ils étaient terriblement différents. Mais une chose qu’ils avaient désormais en commun était leurs propres absences. Don Juan Matus n’existait plus en tant que personne. Il existait sous forme d’histoires, toutes liées aux thèmes de ses discussions, ce mélange de didactisme et de plaisanteries qui était la marque de sa sobriété et de sa simplicité.

Il en était de même pour Florinda : elle racontait des histoires à partir d’histoires. Mais elle parlait des gens. C’était une forme supérieure de bavardage issue de sa capacité à endosser des rôles, infaillible et réjouissante.

« Je voudrais te montrer un homme qui te ressemble de façon frappante, me dit-elle un jour. Je veux que tu fasses une récapitulation à son sujet comme si tu l’avais connu toute ta vie. Cet homme a été déterminant dans la formation de notre lignée. Il s’appelait Elias. Je l’appelais “le nagual qui fut chassé du paradis”.

« Le nagual Elias fut élevé par un prêtre Jésuite qui lui apprit à lire, à écrire et à jouer de la harpe. Il lui enseigna le latin. Le nagual lisait le latin aussi aisément qu’un étudiant de l’université. Il voulut devenir prêtre, mais à l’époque les Indiens n’étaient pas admis dans la hiérarchie cléricale. Ils étaient trop effrayants, trop basanés, trop Indiens. Les prêtres étaient issus de la bourgeoisie ; c’étaient les descendants des Espagnols, à la peau blanche et aux yeux bleus ; leur physique était agréable, “présentable”. Le

nagual Elias avait l'air d'un ours en comparaison, mais il eut la force de lutter, guidé par la promesse de son mentor que Dieu serait un jour témoin de son ordination.

« Il était sacristain dans la paroisse où son mentor était prêtre, et un jour ils eurent la visite d'une sorcière. Elle s'appelait Amalia. Ils disaient qu'elle était une sauvage. Quoi qu'il en soit, elle parvint à séduire le pauvre Elias, qui tomba si profondément, si éperdument amoureux d'Amalia qu'il finit par s'installer dans la hutte d'un nagual, avant d'en devenir un à son tour. Le nagual Elias était un homme d'envergure, très intelligent et cultivé. La hutte dans laquelle il s'était installé se révéla parfaite pour lui. Elle lui assurait la tranquillité et l'efficacité dont le monde le privait.

« C'était un rêveur, et un si grand rêveur qu'il était capable de visiter les lieux les plus obscurs de l'univers en esprit. Parfois il ramenait des objets qui lui avaient plu, à cause de leur forme ; c'étaient des objets incompréhensibles qu'il nommait inventions. Il en possédait toute une collection.

« Je veux que tu concentres ton pouvoir de récapitulation sur ces inventions, m'ordonna Florinda. Tu dois arriver à les sentir, à identifier leurs odeurs et à les palper avec tes mains, même si tu ne les connais que par ce que je viens de t'en dire. Pour cela, il te faut établir un point de référence, comme dans une équation algébrique à plusieurs inconnues. En prenant quelqu'un d'autre comme point d'appui, tu

pourras voir le nagual Juan Matus avec une infinie clarté. »

Le Don de l'Aigle est donc une étude en profondeur sur le savoir que m'a transmis don Juan au cours de son passage sur terre. Grâce aux progrès que j'avais accomplis dans l'exercice de la récapitulation – en me servant du nagual Elias comme point d'appui, l'histoire que j'avais vécue avec don Juan m'apparut soudain chargée d'une force nouvelle, insoupçonnée. Les images issues de la récapitulation manquaient peut-être de la chaleur des rapports vécus, mais elles présentaient à la place ce caractère net et précis des objets inanimés que l'on peut examiner à loisir.

Commentaire

Le Feu du dedans témoigne de l'influence qu'eut Florinda sur ma vie. Elle m'avait encouragé à concentrer cette fois-ci mon attention sur le maître de don Juan : le nagual Julian. Mon travail de récapitulation, conjugué aux efforts de Florinda, me permit d'apprendre que le nagual Julian avait été un acteur assez talentueux. Mais, plus qu'un acteur, c'était un libertin qui passait le plus clair de son temps à séduire les femmes, les femmes de toutes sortes qu'il pouvait rencontrer lors de ses représentations théâtrales. Il était licencieux au point qu'à la fin de sa vie, sa santé déclina et il contracta la tuberculose.

Son maître, le nagual Elias, le trouva un après-midi dans un champ à la périphérie de la ville de Durango, en train de séduire la fille d'un riche propriétaire terrien. À cause de sa maladie, l'acteur fit une hémorragie, si grave qu'il faillit en mourir. Florinda dit que le nagual Elias avait vu qu'il n'y avait pas moyen de l'aider. Étant

incapable de le guérir, la seule chose qu'il pouvait tenter était de stopper l'hémorragie, ce qu'il réussit. Il jugea alors le moment propice pour faire à l'acteur une proposition.

« Je pars demain matin dans les montagnes, lui dit-il. Je te donne rendez-vous aux portes de la ville à cinq heures. Ne néglige pas ce rendez-vous. Si tu ne viens pas, tu mourras, et plus tôt que tu ne penses. Ta seule chance est de me suivre. Je ne pourrai jamais te guérir, mais je pourrai retarder ton saut inexorable dans l'abîme qui signifie la fin de la vie. En tant qu'êtres humains, nous sommes tous amenés tôt ou tard à franchir cette étape décisive. Je t'aiderai à avancer sur la brèche, en passant soit à gauche, soit à droite de l'abîme. Tant que tu ne tomberas pas, tu vivras. Tu ne te sentiras jamais bien, mais au moins tu resteras en vie. »

Le nagual Elias ne se faisait pas trop d'illusions sur cet acteur, qui était paresseux, négligent, jouisseur, et peut-être même lâche. Il fut assez surpris de le trouver le lendemain à l'aube au rendez-vous. Il put ainsi l'amener dans les montagnes et faire de lui un nagual, avant qu'il ne soit trop tard. Le nagual Julian ne put jamais vaincre sa tuberculose, mais vécut jusqu'à l'âge de cent sept ans, toujours sur la brèche.

« Évidemment, m'expliqua Florinda, il est très important que tu examines la marche du nagual Julian sur la brèche. Juan Matus n'y portait aucun intérêt ; il trouvait que c'était superflu. Mais toi, tu n'es pas aussi doué que lui. Comme guerrier, tu ne dois rien négliger. Tu dois laisser venir à toi librement les pensées, les sensations et les idées des chamans de l'ancien Mexique. »

Florinda avait raison. Je n'ai pas la grandeur de Juan Matus et, comme elle le disait elle-même, je ne pouvais me permettre de négliger quoi que ce soit. Chaque perche, chaque détour m'étaient indispensables. Je n'avais pas les moyens de prendre à la légère les idées ou les principes des chamans, aussi incongrus qu'ils aient pu me paraître à l'époque.

Afin d'examiner la marche du nagual sur la brèche, je devais étendre mon attention aux sensations mêmes vécues par Julian, qui menait alors le plus grand combat de sa vie. Lorsque je découvris toute l'intensité de ce combat, où chaque seconde qui passait pouvait être la dernière, j'eus la chair de poule. Ses terribles habitudes d'indo-

lence et d’abandon, sa sensualité entraient visiblement en conflit avec sa volonté de survivre à tout prix. C’était une lutte de tous les instants : sa discipline devait rester soutenue et ne jamais fai-

blir. Marcher sur la brèche était un défi d'un degré tel que chaque seconde comptait. Un seul instant de faiblesse aurait entraîné sa chute.

Mais s'il restait concentré sur la brèche, s'il maintenait tendue sa volonté, la pression diminuait. Cependant ce qu'il voyait n'était plus aussi décourageant qu'au temps où il devenait l'esclave de ses vieilles habitudes. Quand je pensais au nagual Julian dans ces moments-là, je récapitulais un tout autre homme : un homme plus calme, plus détaché, plus en paix avec lui-même.

Commentaire

Le dernier livre que j'ai écrit sur don Juan sous l'influence directe des travaux menés conjointement avec Florinda Matus s'intitule *La Force du silence,* un titre choisi par l'éditeur ; j'avais choisi pour ma part *Le Silence intérieur.* À l'époque où je travaillais sur ce livre, les idées développées par les chamans de l'ancien Mexique me plongeaient dans un univers de plus en plus abstrait. Florinda faisait de son mieux pour m'empêcher de sombrer dans cette abstraction. Elle s'efforçait tantôt d'orienter mon attention vers d'autres aspects des techniques chamaniques anciennes, tantôt de divertir mon attention en me choquant par son comportement scandaleux. Mais rien ne pouvait apparemment empêcher ma fuite inexorable dans l'univers des chamans antiques.

La Force du silence passe en revue les différents concepts et les techniques des anciens voyants, envisagés sur un plan purement abstrait. Tandis que je travaillais seul sur ce livre, je finis par être

contaminé par la mentalité de ces hommes, par leur désir constant d'en savoir plus, d'une façon quasi rationnelle. Florinda m'expliqua qu'à la fin de leur vie, ces chamans étaient devenus complètement froids et détachés. Ils avaient proscrit toute chaleur de leur existence en s'investissant totalement dans leur quête. Aussi leur froideur humaine n'était-elle en réalité que l'effort mis en œuvre pour se rapprocher de la froideur de l'infini. Ils avaient réussi à changer leur regard humain, afin de pénétrer les yeux glacés de l'inconnu.

Je m'étais mis à ressentir cette froideur à mon tour, et j'ai désespérément tenté d'y changer quelque chose. Je n'y suis toujours pas parvenu. Mes pensées ressemblent de plus en plus à celles de ces hommes vers la fin de leur vie. Bien sûr, je suis toujours capable de plaisanter, et je ne suis pas en reste : ma vie elle-même est une immense plaisanterie. Mais en même temps, la voie dans laquelle j'avance, la quête que je poursuis désormais est infinie et impitoyable. Je sais que l'inconnu va m'avaler, et je veux être prêt. Je ne veux pas être vaincu parce qu'il me reste des sentiments humains, des désirs, de la chaleur, parce que j'ai des attaches, aussi infimes soient-elles. Je sais que, plus que tout au monde, je veux être comme ces hommes-là. Je ne les ai jamais

connus. Les seuls chamans que j'ai pu connaître étaient don Juan et son groupe, et ce qu'ils exprimaient était à des années-lumière de la froideur

que je pressens chez ces êtres inconnus.

Grâce à l'enseignement et aux efforts de Florinda, j'ai appris à focaliser mon attention sur l'esprit de gens que je n'ai jamais rencontrés dans ma vie. Je me suis concentré sur l'esprit de ces anciens chamans, puis me suis laissé peu à peu aspirer par lui, sans espoir de m'en défaire un jour. Florinda ne comprenait pas la finalité de mon entreprise. Elle ne me ménageait pas, et se moquait même ouvertement de moi.

« L'état dans lequel tu te trouves semble définitif, déclara-t-elle. Mais ne t'y trompe pas. Un jour viendra où ton attention se déplacera. Peut-être auras-tu sondé d'ici là toutes les pensées des chamans du Mexique ancien. Peut-être auras-tu sondé aussi chaque pensée, chaque idée de tous les chamans avec qui tu auras travaillé, comme ça été le cas avec Juan Matus. Tu pourrais refuser un jour ce qu'il représente pour toi. Tu verras bien. Le guerrier est sans limite. Son sens de l'improvisation est si aigu qu'il peut construire des choses à partir de rien, mais rien en vain ; au contraire, des choses productives, palpables. Tu verras. Tu ne les oublieras jamais, bien sûr, mais

à un moment donné, avant de sombrer dans l'abîme, si tu as la force d'avancer sur la brèche, de t'approcher tout au bord, tu arriveras à des conclusions guerrières d'une harmonie et d'un niveau infiniment plus proche de toi-même qu'en restant focalisé sur les chamans du Mexique ancien.»

Les paroles de Florinda sonnaient comme une prophétie séduisante, pleine d'optimisme. Elle avait peut-être raison. Elle avait évidemment raison de dire que les ressources du guerrier sont sans limite. Le seul problème est que, pour parvenir à une vision du monde ou de moi-même d'un autre ordre, une vision plus proche de ce que je suis, je vais devoir marcher sur la brèche. Je ne sais si j'aurai la force et le courage d'accomplir un tel exploit.

Mais qui le sait ?